Document generated on 07/12/2025 1:56 a.m.

L'Inconvénient

Les choux de Bruxelles

Thomas O. St-Pierre

Number 79, Winter 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92271ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

St-Pierre, T. (2020). Les choux de Bruxelles. *L'Inconvénient*, (79), 54–58.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les choux de Bruxelles

FICTION **Thomas O. St-Pierre**

Elle était née, et il avait longtemps eu l'impression de simplement se laisser porter par l'onde de choc. Les jours se suivaient indistinctement ; il y avait tant de tâches qui paraissaient pressantes et qu'il était si facile d'accomplir machinalement. Des tâches désagréables, qu'on facturait patiemment au sentiment du devoir accompli, celui de sentir qu'on est un bon parent, parce qu'on est présent, consciencieux et surtout dur, quelquefois injuste avec soi-même.

En somme, le cataclysme du début avait été facile à affronter, puisqu'il suffisait de se soumettre à des procédures prévisibles et répétitives. Il n'avait jamais eu de mal à se soumettre, même s'il avait la soumission malheureuse. La mère de l'enfant, son amoureuse, disait souvent qu'il était grincheux, mais ce n'était pas sans un certain attendrissement. Quelquefois, il jouait à être grincheux, et arrivait à se trouver drôle. Mais c'était de l'humour à usage externe, conçu spécialement pour l'exportation : un humour pour lui plaire à elle, pour la contenter. En vérité, il était simplement grincheux, et pas vraiment drôle.

Ainsi, les premiers mois avaient été ceux de la discipline. Leur seule ambition parentale était d'imposer à leur fille une routine assez stable pour qu'elle dorme des nuits entières. Ce n'était pas un projet très emballant, mais il trouvait de l'espoir dans la temporalité de la parentalité, qui est celle d'un progrès. Le développement des capacités cognitives du poupon lui permet de toujours mieux appréhender son environnement, de reconnaître les constances comme les surprises, les alliés comme les indésirables. En s'approchant de l'enfant qu'il sera, le bébé devient de plus en plus attachant. Il n'est plus le pivot d'une valse concentrique de tâches, mais le vortex d'émotions étourdissantes. D'abord accaparé par les exigences du sommeil et de l'alimentation, on devient de plus en plus pris dans la toile d'une relation humaine comme les autres : l'amour.

Ce discours plein de bon sens était très rassurant pour lui pendant la première année de vie de sa fille. Celle-ci était toute ronde et maladroite, toujours dépendante, souvent attendrissante. Ses problèmes étaient rares et faciles à régler. Ses cheveux poussaient. Elle avait sa petite routine, ses sons à elle, quelques petites manies qu'on mythifiait en parlant de sa « personnalité » et dont on discutait entre parents en gloussant mollement ; des traits de personnalité dont bientôt on ne se souviendrait que parce qu'on les avait si souvent décrits pour répondre toujours aux mêmes questions.

Mais il n'avait pas réussi à y croire bien longtemps après ce stade, alors qu'elle commençait à marcher, à exprimer ses désirs, à exagérer ses frustrations, à tester ses appuis et les rapports de force – à faire ses premières armes dans le jeu social.

Ce fut le début d'un grand renversement en lui : plus sa fille ressemblait à un être humain, plus elle perdait le privilège diplomatique de son ancien statut de bébé. Il

avait de plus en plus de difficulté à pardonner au petit être humain l'irrationalité qui ne l'avait jamais dérangé chez la petite machine molle productrice de selles et d'urine qui se tortillait dans son bain, mal à l'aise dans toutes les positions, incapable de faire quoi que ce soit elle-même.

Un jour, elle avait trois ans, elle marchait, elle parlait et elle était propre – et il dut s'avouer ce qu'il se cachait plus ou moins bien depuis quelques semaines : il était en conflit avec sa fille. Il n'y avait plus assez de la pure virginité du bébé en elle pour qu'il arrive à s'empêcher de trouver désagréables toutes les formes puériles que prenait sa résistance à son autorité. Bien sûr, elle était souvent adorable, mais ils s'enfonçaient à une vitesse croissante dans le cercle vicieux qu'avait engendré son désir naïf de père probablement bien intentionné de l'élever, c'est-à-dire de *réformer* sa nature. On pourrait penser qu'il voulait plutôt *former* sa nature, mais il constatait maintenant que c'était inexact, une naïveté sémantique. Il se battait en vérité depuis le début contre les mêmes penchants, les mêmes tendances, les mêmes déséquilibres. Et l'énergie martiale lui venait de la même haine.

La mère, son amoureuse, lui répétait toujours : « C'est une enfant. » Il savait que cela voulait dire concéder la victoire. Il réprimait ce qu'il avait toujours envie de répondre : « Oui, mais nous ne l'élevons pas pour qu'elle soit une enfant, mais une adulte. » À l'entendre, on aurait pu croire qu'une importante frontière ontologique séparait l'enfance et l'âge adulte, comme les règnes animal et végétal – et qu'il fallait aider les enfants à la traverser en leur enseignant à maîtriser leurs émotions. Il semble plus vraisemblable de penser qu'ils apprennent à notre contact le coût social de ces émotions et comprennent plus tard par eux-mêmes comment les dissimuler pour ne plus payer ce prix. Comment les adultes pourraient-ils prétendre enseigner aux enfants ce qu'ils ignorent eux-mêmes ?

Au fond, c'est contre l'enfance qu'il se battait. Il savait qu'il ne pouvait pas utiliser ces mots, et il ne le faisait pas. Il ne parlait jamais non plus de *discipline*, en bon stratège qui ne dévoile pas son jeu : ce mot évoquait trop ouvertement l'affrontement, la violence. Il valait mieux rester dans son monde, celui de l'esprit, celui des concepts. Ainsi, il essayait de convaincre la mère son amoureuse à grands coups de *cohérence* et de *valeurs* et de *principes* et d'*encadrement*.

La mère son amoureuse disait souvent aux autres : « C'est un intellectuel », et il se sentait gêné, parce qu'il savait que ce qu'elle voulait dire, c'était : « On ne peut pas comprendre comment, mais ne vous inquiétez pas : il l'aime, comme il m'aime moi aussi, même quand sa tendresse prend le détour de la dureté... Il ne fonctionne pas comme nous. » Il se défendait souvent, lors de ces discussions au sujet de leur fille, en évoquant son amour pour elle. Il était sincère et bouleversé, mais il ne voyait pas que le seul visage que prenait pour lui cet amour était celui, effectivement déchirant, de sa propre culpabilité.

Un soir, c'était un an ou deux après l'entrée de sa fille à l'école primaire, il n'arriva plus à cacher son jeu. Il était seul avec elle, la mère son amoureuse participait à un congrès dans une autre ville (elle s'en voudrait longtemps, mais bien sûr ce n'était pas sa faute). Le souper ne se déroula pas bien.

Ils vivaient toujours ce genre d'affrontement. Le passage à chaque nouvelle étape était ardu : le souper, le bain, le dodo. Il se méfiait de lui-même, mais encore plus d'elle, c'est pourquoi il s'assurait à l'avance qu'elle comprenne bien les modalités de leurs échanges et le coût de chaque choix : « Si on va là, tu vas devoir marcher longtemps, tu comprends ? » ; « D'accord, mais tout de suite après, tu prends ton bain » ; « Encore cinq bouchées, sinon pas de dessert. » Cela dit, cette clarté juridique n'aidait personne. Elle ne faisait qu'alimenter sa fureur lorsque sa fille brisait toutes les ententes, parce que les enfants, bien sûr, comme il le savait mais l'oubliait sous l'effet de la colère, ne peuvent prévoir les fluctuations de leur fatigue, de leurs envies, de leurs frustrations. Il négociait avec elle, y consacrait une énergie considérable, et il échouait toujours.

Ce soir-là, elle ne voulait pas manger ses choux de Bruxelles.

Il était déjà agacé. Il lui annonça qu'elle n'aurait pas de dessert si elle ne finissait pas son assiette. Elle se mit à pleurer ; il ne réagit pas. Lorsqu'elle cessa de pleurer, il se tourna vers elle. Son petit visage était dur, renfrogné, probablement comme le sien

d'ailleurs, mais son jeune âge y ajoutait quelque chose de comique ou de ridicule, comme un chapeau de fête sur la tête d'un chien qui jappe.

– Je ne veux pas de dessert.

– D'accord, mais tu finis tes choux de Bruxelles. On ne sort pas de table tant que tu ne les as pas mangés. Il y en a seulement quatre. Allez.

Elle recommença à pleurer, elle disait, hurlait même : « Non, non, non ! » Il conservait toujours le même ton égal, ce qui lui donnait l'impression de « rester calme », comme si la violence ne pouvait se mesurer qu'en décibels. C'est ce qu'il répétait toujours, après ces affrontements, à la mère son amoureuse : « Je suis resté calme », même si tout en lui était monté au front.

Pourquoi ce soir-là fut-il différent des autres ? Était-ce en raison de l'absence de la mère son amoureuse ? Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il se trouvait seul avec elle. Était-il particulièrement fatigué ? Était-ce sa fille qui avait grandi et sentait qu'elle pouvait lui tenir tête jusqu'au bout, « gagner » ?

Elle répétait qu'elle ne mangerait pas son assiette, qu'elle voulait voir maman, maman, maman. Et lui se disait, pour se donner des forces ou se convaincre de continuer : « Il faut la casser, il faut qu'elle comprenne une bonne fois pour toutes, il ne faut pas céder. » Peut-être alla-t-il même jusqu'à se dire : « C'est une question de principe. »

Jamais elle n'essaya physiquement de désobéir en se levant ou en lançant son assiette par terre : elle jouait selon ses règles à lui, ne s'abaissait pas à utiliser les avantages propres à son âge. D'ailleurs, elle n'avait aucune raison de transgresser les règles : elle était très douée à ce jeu. Elle se doutait probablement que le temps jouait en sa faveur. En effet, il commençait à être tard, le souper aurait dû être fini depuis longtemps, elle aurait dû être au lit.

Elle répétait sur un ton éteint « Maman, maman, maman » en pleurant doucement. Lui, rigide à côté d'elle, restait assis à table devant son assiette vide et froide depuis longtemps. De temps en temps, il trouvait la force de répéter qu'elle n'avait qu'à manger ses quatre choux de Bruxelles pour qu'ils puissent tous les deux aller se coucher ; il essayait de lui attribuer les torts, de la rendre responsable. Ça la fouettait un peu, elle criait pendant quelques secondes « Non, non, non ! », puis elle retombait en dormance.

Combien de fois ces ripostes stériles se répétèrent-elles ? Il dut l'empêcher de s'endormir sur sa chaise. Il essaya de la forcer à manger. Puis elle commença à trembler un peu, ses mains étaient froides. Il avait essayé de lui mettre un chandail, mais elle criait à nouveau. Il sentait qu'il était en train de perdre : elle devenait trop clairement la victime dans cette histoire. Il devait adoucir sa stratégie. Il lui fit une nouvelle offre qui lui semblait honorable, dans le contexte : manger un seul chou, puis aller se coucher. Il était plus de minuit. Tout était silencieux autour d'eux. Il sentit qu'il avait bien fait d'attendre que son adversaire soit affaiblie avant de lui proposer un compromis. Elle aurait refusé encore quelques heures plus tôt.

Elle mit le chou dans sa bouche, dans laquelle il roula longuement comme des vêtements dans une sécheuse. Finalement, elle déglutit. Il entama son discours de victoire, qui la consacrait comme responsable de leur soirée gâchée – « Tu vois, ce n'était pas si difficile ; souvent, il suffit de... » –, mais il fut rapidement interrompu : elle vomit le chou dans son assiette. Elle ne relevait pas la tête, comme un personnage assassiné à table dans un film de mafiosi. Il la releva : elle dormait, mais était secouée de légers spasmes. Son visage était étrangement paisible. Il ressentit d'abord un violent agacement, comme si sa fille avait volontairement vomi ce chou pour lui faire un dernier affront. Mais elle était à peine là. Il se sentit nerveux. Il dit, pour la forme parce qu'il savait qu'elle ne l'entendait pas vraiment : « Ce n'est pas grave. L'important, c'est de l'avoir mangé. » Sa voix était douce. La guerre était finie. Il avait peur d'être allé trop loin.

Il lui donna un bain sommaire. Elle était toujours dans un état second, comme si elle avait été droguée. Il la coucha sous plusieurs couvertures, avec une tendresse pleine de culpabilité. Elle respirait bien, son sommeil était serein. Ses mains étaient chaudes, les spasmes avaient cessé. Il en fut rassuré. Néanmoins, il était très ennuyé

par ce vomissement, qui renforçait beaucoup trop à son goût le statut de victime de sa fille. Il n'était plus certain d'avoir gagné. Il était très fatigué, très irrité, et il se dit en se couchant : « C'était peut-être une victoire à la Pyrrhus. »

Cependant, il avait un avantage, celui de son autorité comme adulte : il lui revenait d'écrire le récit de l'événement. Sa fille ne savait pas précisément à quelle heure elle s'était couchée ; elle ne se rappellerait peut-être pas avoir vomi, tant elle était dans un état second. Il fallait prendre les devants et par une propagande impeccable étouffer toute velléité de révolte.

Le lendemain matin, il se leva tôt, bien avant sa fille, pour planifier ce qu'il dirait à la mère son amoureuse. Il l'appela pour lui parler de « ce qui s'était passé hier » et décrivit comment « l'entêtement de Jade à ne rien manger au souper » l'avait « forcé à la maintenir à table très longtemps, après une enfilade insupportable de crises ». Il la rassura dans le même souffle : elle avait fini par manger un peu, et il avait réussi à la coucher avant onze heures. Elle serait un peu fatiguée pendant la journée, mais rien de bien grave.

Il trouvait qu'il s'en sortait bien. La mère son amoureuse ne semblait pas fâchée, seulement un peu triste. Il poussa la note : accepterait-elle de parler à Jade lorsqu'elle serait levée pour lui dire que son comportement était inacceptable ? Il était important que les remontrances viennent d'elle aussi ; elle savait que Jade se braquait plus facilement contre son père.

Mais Jade ne se réveillait pas. Il alla à plusieurs reprises vérifier qu'elle respirait bel et bien, que rien d'irréversible ne s'était produit. Il était nerveux. Il commença à faire du bruit pour qu'elle se réveille. Sans cette exigence d'appeler la mère son amoureuse, il aurait pu la laisser dormir, mais il était menotté : son mensonge serait contredit par un réveil en après-midi. À dix heures, il réveilla Jade, lui donna un verre de jus d'orange en lui disant que sa mère voulait lui parler au téléphone. Il avait déjà l'appareil dans les mains. L'enfant, encore à moitié endormie, ne répondit rien. Elle se redressa, but le jus, puis prit le téléphone que lui tendait son père. Il pouvait entendre la voix de la mère son amoureuse. Il y eut un silence, sa fille n'avait toujours pas répondu. Elle se mit à pleurer. Ses sanglots étaient si violents qu'elle échappa le téléphone. Il le prit rapidement, dit : « Une autre crise, on se rappelle plus tard », puis raccrocha.

Il était hors de lui, incapable d'accepter que sa fille puisse gâcher un plan de sauvetage si parfait, qui se déroulait si bien ! Il lui cria une méchanceté (« Es-tu capable de faire autre chose que te plaindre et pleurer, Jade, des fois ? »), puis sortit de sa chambre en claquant la porte. Il essaya de s'allonger dans sa chambre pour décider ce qu'il devait faire, mais la colère l'empêchait de se concentrer. Il s'en voulait, il se disait « J'ai mal agi », mais il en voulait encore plus à sa fille, dont le comportement lui prouvait qu'il avait encore plus mal agi qu'il n'osait se l'avouer. Pourquoi le mettait-elle dans cette situation détestable ? Après quelques minutes, il ne l'entendit plus pleurer. Après une heure ou deux, elle alla manger quelque chose dans la cuisine. Puis, comme lui, elle s'enferma dans sa chambre. Il n'avait pas oublié qu'il avait dit à la mère son amoureuse qu'il la rappellerait, mais il n'en avait plus la force.

Au retour de la mère son amoureuse, le soir en question, son récit tint le coup, mais il sentait que la paix était fragile, mal assise sur un récit contestable. Sa fille se souvenait d'avoir vomi. Il essaya d'atténuer la force de cette révélation, en parlant d'un crachat, d'un « tout petit crachat », pour insister sur la mauvaise foi de son adversaire. Mais ce n'était pas le plus grave. Le vomi était la seule chose tangible qu'elle était capable de nommer pour reprocher quelque chose à son père, mais son comportement entier en disait beaucoup plus.

On peut bien raconter à qui on veut qu'on n'a jamais battu son chien, mais que peut-on répondre quand il s'enfuit devant nous, quand il tremble et gémit dès qu'on fait un mouvement brusque ? Désormais, Jade avait peur de son père, elle le détestait, et l'ampleur de la brusque modification de son comportement ne pouvait pas ne pas donner à la mère son amoureuse l'impression qu'il s'était passé quelque chose de très grave, qu'il était allé beaucoup plus loin qu'il ne l'avouait, sur un territoire où il n'était plus possible pour lui de relativiser ses torts, de blâmer sa fille. Quand une enfant de six ans a peur de vous, comment prétendre que c'est la faute de l'enfant ?

Avec le temps, la victoire de Jade lui sembla de plus en plus claire. Elle ne voulait plus être avec lui, elle ne lui répondait plus. Au début, la mère son amoureuse tenta de raisonner sa fille, mais avec le temps elle le fit avec de moins en moins d'énergie, puis elle ne dit plus rien, et, entraînée par l'exemple de sa fille, elle commença à se distancier du père son amoureux. Quelquefois, elle se permettait de ne pas répondre quand il la questionnait sur sa froideur. Elle l'ignorait, quittait parfois la pièce. Moins de six mois plus tard, ils étaient séparés. Tenter d'obtenir une garde partagée n'aurait eu aucun sens pour lui : sa fille ne lui avait pas adressé la parole depuis des mois. Il ne fit même pas semblant. Il emménagea dans un appartement d'une chambre, accepta de verser une pension alimentaire. Il avait l'impression que sa vie s'écroulait, même s'il ne regrettait pas vraiment son couple. La mère son ancienne amoureuse n'était plus pour lui que le lieu de confluence de tous les reproches qu'on pouvait lui adresser. En vérité, c'était la défaite qui lui pesait le plus. Pour le reste, il avait toujours tout détesté des familles et de leur monde : les poussettes, les films, les restaurants, les vêtements, les piscines. Tout, mais jamais autant qu'il détestait perdre.

Le cercle vicieux de la haine de soi, l'inextinguible nœud des reproches se resserra dans les années qui suivirent. Il reprochait à la mère son ancienne amoureuse d'être sous l'emprise de leur fille, d'avoir été injuste avec lui. De son côté, elle se contentait de lui dire des généralités de circonstance : ça ne fonctionnait plus entre nous, c'est tout. Pour ce qui était de Jade, c'était à lui de réparer les pots cassés. S'il voulait la voir, il le pouvait, mais elle serait présente. Elle l'aiderait dans la mesure du possible, mais il devait comprendre que la pente était abrupte.

Il ne désirait pas emprunter un chemin aussi incertain. Il n'avait pas envie d'avouer des torts, de concéder quoi que ce soit, d'aller comme un ancien ennemi humilié mendier la paix à genoux. Il était exilé dans son appartement, et sentait trop pesamment qu'il était la seule victime dans cette histoire. Il ne voulait pas réparer les pots cassés ; il voulait des excuses. Il voulait triompher, renverser les colonnes des torts et des reproches. Ce n'était que quatre choux de Bruxelles.

Bref, les deux anciens amoureux entretinrent de coûteuses places fortes, qui remplacèrent en quelque sorte, dans leur conflit, les menaces contre lesquelles elles devaient les prémunir. Ils ne bougèrent jamais, parlementèrent un peu, puis devinrent de moins en moins importants l'un pour l'autre.

Restait Jade.

Elle vieillit, et il devint un de ces parents un peu honteux, un peu amers, qui s'avouent vaincus, car si on ne perd pas toujours quand on est brouillé avec ses parents, on perd toujours quand on l'est avec ses enfants. Il n'en parlait à personne. La plupart des gens qu'il côtoyait ignoraient qu'il avait une fille. Il savait trop que les reproches étaient déjà distribués, les rôles attribués, il savait déjà qu'il avait perdu. Cette injustice le rongeait péniblement. Il avait toujours été habité par l'impérieuse exigence d'avoir raison ; toute sa vie, au travail comme ailleurs, cette manie lui avait gravement nui. Ce n'était pas fini. Il ne pouvait pas être quelqu'un d'autre.

Avec le temps, quelquefois il se félicitait de son détachement, de trouver en lui quelque indifférence, de s'investir dans certains projets, de s'être assez éloigné de sa vie de père. Mais en fait il ne devait ce relâchement de tension qu'à un sursaut de son envie de bouder, qui le tonifiait et dont les invraisemblables fictions lui donnaient l'impression enivrante d'avoir raison et de triompher enfin. En vérité, le triomphe tardait toujours, l'ivresse se dissipait et il était toujours seul.

Il vieillissait en essayant de se satisfaire ; il imaginait d'une manière toujours plus dramatique, c'est-à-dire méchante, le scénario du retour de Jade, de ses excuses. Plus il vieillissait, plus il devait repousser le moment de ce dénouement cathartique. Ce n'était plus pour ses dix-huit ans à elle, mais pour ses cinquante ans à lui ; plus pour la naissance de ses enfants à elle, mais pour le diagnostic de sa maladie à lui. Tout naturellement, il en vint à fantasmer la scène de leurs retrouvailles sur son lit de mort. Il s'imaginait encore qu'il voulait gagner, qu'il se battait contre l'enfance.

Même seul, il pensait encore se battre contre elle. ■

Thomas O. St-Pierre a publié l'essai *Miley Cyrus et les malheureux du siècle* (Atelier 10, 2018) ainsi que trois romans, dont *La chasse aux autres* (Leméac, 2018). Son prochain livre, *Absence d'explosion*, paraîtra en 2020.